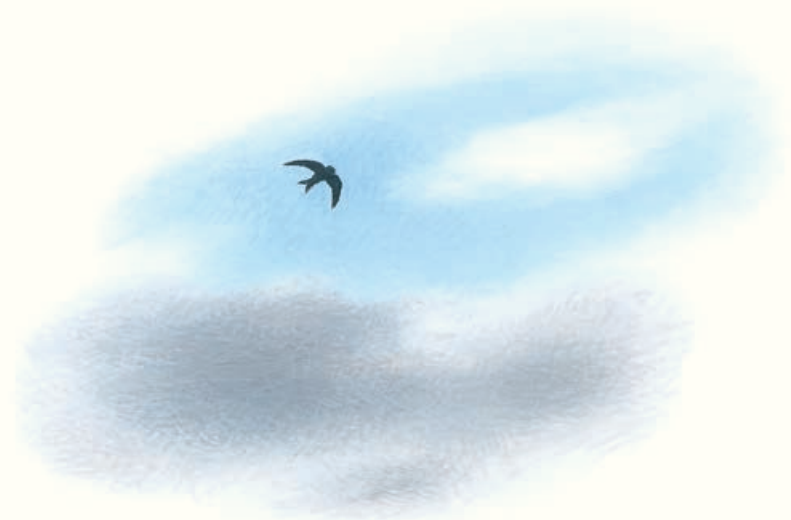




9 782211 125475

ISBN 978-2-211-12547-5 / 05.2019
Édition hors commerce interdite à la vente.
Envoi gratuit par quantité sur simple demande à
www.ecoledesloisirs.fr

Tout sur votre auteur préféré • Gerda Muller

l'école des loisirs

Gerda Muller

Tout sur votre auteur préféré • l'école des loisirs





Gerda Muller



l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Photographie de page de titre © Vincent Tessier

© 2019, l'école des loisirs, Paris

Loi numéro 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2019

Dépôt légal : mai 2019

Imprimé en France par Fabrègue

ISBN 978-2-211-12547-5



Sommaire

Gerda et nous	p. 6
Conversation entre Gerda Muller et Sophie Chérier	p. 13
Dans l’album photos de Gerda Muller...	p. 82
Dans l’atelier de Gerda Muller...	p. 84
Bibliographie sélective	p. 94

Gerda et nous

Combien sommes-nous à vivre aujourd'hui en compagnie d'un animal parce qu'un jour de notre enfance, nous avons été émus au point d'avoir envie de plonger nos doigts dans le doux pelage d'un ours ou d'un loup, dans la soyeuse crinière d'un âne dessinés par Gerda?

Combien sommes-nous à avoir pris goût aux mots, un goût pareil à celui des fruits mûrs, parce que les dessins de cette dame hollandaise qui aime la musique, la danse et la France flanquaient les textes denses de *Lisons*, *Lisette*, notre premier manuel de lecture? Des dessins qui nous charmaient, nous incitaient à rester là, tranquilles et curieux et heureux de découvrir, des dessins qui accompagnaient le dessein des poètes : nous faire aimer, nous faire aimer, nous faire aimer.

Combien sommes-nous à prendre un soin quotidien de notre intérieur, à nous attacher à le rendre chaleureux par la rondeur des meubles et la douceur des lampes et la fraîcheur des fleurs, parce que jadis, en nous arrêtant, rêveurs, sur un détail de *Jan de Hollande* ou des *Bons Amis*, nous nous sommes fait la promesse secrète : « Quand je serai grand(e), ma maison sera comme celle du livre »?



Combien sommes-nous, hommes, femmes et enfants, à désirer planter aujourd'hui les arbres de demain, parce que les images majestueuses et claires de *Mon arbre* se sont imprimées en nous jusqu'aux racines de notre être, et sont devenues des désirs impérieux ?

Combien sommes-nous à n'avoir plus jamais peur du froid ni des averses – au contraire –, à envoyer balader les stations, les prévisions et les imprécisions météo, et à adorer sortir nez au vent quand il vente, parce qu'elle a tracé pour nous de son pinceau de fourrure douce les volutes appétissantes des neiges, des orages et des pluies ?

Combien d'enfants parviennent à s'évader, ne serait-ce que quelques heures, des terreurs, des harcèlements innombrables et des violences de toutes sortes grâce à la sereine beauté de ses pages, et calment leur chagrin en contemplant les rires, les jeux, les joues rondes et la liberté de leurs semblables de papier ?



© Ça pousse comment ?

Cette année, Gerda Muller fête ses quatre-vingt-treize ans et ses soixante-huit ans de travail d'imagière, comme elle dit. Il y a vingt-et-un ans, elle a posé ses valises dans « une chambre à soi » de notre maison, *l'école des loisirs*. Les loisirs ? Voilà qui plaît à cette travailleuse acharnée, exigeante, méticuleuse, amoureuse du temps long autant que de sa liberté. L'école ? Elle l'aime buissonnière, bien sûr, mais aussi Montessori, à hauteur d'enfants, et plus encore sans étiquette. Elle a vécu trop longtemps sans téléphone portable et sans ordinateur pour ne pas être capable et désireuse de s'en passer aujourd'hui encore. Elle fait tout de tête, qu'elle a solide ; à la main, qu'elle a sûre ; avec le cœur, qu'elle a vaste et battant comme une porte.

Oui, Gerda fait partie de ces trésors nationaux vivants comme on les nomme au Japon, qui, sans tapage mais sûrement, contribuent, comme des grands-parents tutélaires, et parfois bien davantage, à nous élever. Elle nous aura protégés, nourris, abrités. Elle nous montre sans relâche la grande beauté comme la discrète. Elle nous donne envie de gambader à notre rythme, de chanter à tue-tête ou de fredonner en chœur, d'embrasser, comme Marlaguette, les loups maigres de nos vies et d'escalader les chênes bicentenaires de nos bois, et, quand par malheur il n'y a dans notre existence ni bestiaire ni forêt, elle nous donne les moyens d'inventer ceux dont nous avons besoin pour vivre.





Conversation entre
Gerda Muller et Sophie Chérier
à bâtons soigneusement rompus



Photographies de Gerda enfant,
avec ses deux frères et sa sœur.



*Commençons par le commencement : Gerda, comment se prononce ton prénom ?
Jé-rda ou Gué-rda ?*

Gerda, comme Germaine. En Hollande, mon prénom se dit *Hhrrèerrda*, avec la jota espagnole, un souvenir de l'occupation des Flandres par les Espagnols. C'est trop difficile à prononcer pour les Français... Aussi, quand je suis arrivée, on l'a prononcé *Jerda*, et c'est très bien ainsi.

Tu es donc née en Hollande.

Oui, le 21 février 1926.

Tu as eu une enfance heureuse ?

J'ai été élevée comme une bourgeoise, dans une vieille maison des environs d'Amsterdam, à vingt kilomètres de la ville. Ma mère a élevé ses quatre enfants en leur transmettant beaucoup de richesses culturelles : bricolage, peinture, et musique surtout. Je garde des souvenirs heureux des heures passées à déchiffrer des partitions avec mon grand frère à la flûte traversière et mon petit frère au violon.

Moi je jouais du piano et quelquefois je posais des livres sur les cordes du piano à queue ouvert pour qu'il sonne comme un clavecin. Quelle barbare !

L'atmosphère familiale paraissait confortable, mais elle était oppressante en réalité, avec une mère qui me culpabilisait d'approcher mon père. Comme je n'osais pas lui manifester de l'amour, il en souffrait et devenait agressif avec moi.

Un exemple : nous avions notre galerie de portraits sur la cheminée, mon père un jour a désigné le mien et il m'a dit : « Tu t'es vue ? La même sale tête que ta mère ! » Plus tard, je compris qu'il était très malheureux...

Tu avais quel âge ? Tu aurais pu devenir folle !

Sept, huit ans. J'étais une enfant « abîmée ». Moi qui étais une bonne élève, soudain, j'ai commencé à ne plus rien comprendre. Je suis devenue un cancre. Je suis devenue timide. J'étais tout le temps malade et tout le temps sur le qui-vive, incapable de me construire.

Heureusement, j'ai eu trois bouées de sauvetage, qui allaient continuer d'occuper et d'enchanter toute ma vie : le dessin, le piano et la nature. Je m'échappais souvent dans le grand jardin à moitié sauvage.

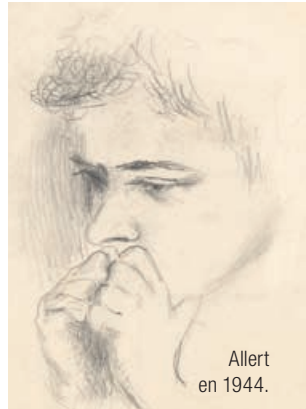


© Mon arbre

C'était mon refuge. C'est cet endroit qui m'a fait comprendre que la nature est magique. Elle apaise, elle guérit, elle opère des miracles. Nul besoin d'autre magie. Hélas, à la mort de mon père, en 1937, nous avons dû déménager. J'avais onze ans. Adieu, jardin.

Tu étais complice avec tes frères et sœur ?

Je me suis toujours beaucoup occupée d'Allert, mon plus jeune frère. Il y avait beaucoup d'affinités entre nous et nous nous soutenions dans les heures difficiles. J'ai eu beaucoup de mal à me consoler de sa disparition, à cinquante-cinq ans. Il m'a particulièrement émue, à six ans, un soir où une grande tempête soufflait en secouant les arbres. Il était à côté de moi, nous regardions en silence par la fenêtre. Puis il m'a dit : « Tu sais, j'ai demandé au Monde : veux-tu faire un secret avec moi ? Le Monde a dit : ouiiiiii... » La tempête était devenue son amie, et il a cessé d'avoir peur.



© Autumn



Et le dessin ?



Encore petite, vers sept ans, je racontais des histoires en images pour mes copains. Je faisais de petites BD dont le héros était notre chien Bonnie, un teckel. Pendant la guerre il a eu une paralysie des pattes arrière. Mon frère aîné avait entrepris de lui construire une planche roulante avec les pièces de son Meccano, pour que Bonnie pose son arrière-train dessus. Mais, malgré un coussin, ça ne marchait pas. À force de traîner ses pattes sur le sol, la pauvre bête les abîmait. Alors ma mère lui a confectionné des bottines dans un tissu épais. Je les vois encore en train de sécher au soleil... Oui, Bonnie m'inspirait beaucoup.

Je me mettais dans le coin des «travaux manuels», à la maison, et je passais des heures à dessiner, au lieu de faire mes devoirs. En montrant mes dessins aux copines et aux copains (en 1930 il y avait déjà des écoles mixtes en Hollande, alors qu'en France il a fallu attendre Mai 68), j'ai réalisé qu'ils étaient un moyen d'entrer en contact avec les autres. Ma timidité a un peu diminué...



À quel moment as-tu pensé à en faire ton métier ?

À douze, treize ans. L'influence de ma tante Caroline, une adorable sœur de ma mère, a été décisive. J'allais souvent chez elle à bicyclette.

Elle m'a montré des livres avec les belles illustrations mystérieuses d'Arthur Rackham et tant d'autres illustrateurs fameux, et celles, si vivantes, d'Elsa Beskow. Les livres, l'affection de ma tante et de son mari, biologiste et peintre, cette atmosphère apaisante m'a tant plu que j'ai su, fermement, que je voulais rester dans ce monde-là et fabriquer des livres pour les enfants.

Alors tu t'es inscrite dans une école des beaux-arts ?

Non. Aux Arts déco d'Amsterdam, l'actuelle Gerrit Rietveld Academie. Mon prof d'illustration était très francophile. Un jour il a apporté la collection du *Roman des bêtes* illustré (en lithographie) par Rojan, le pseudonyme de Feodor

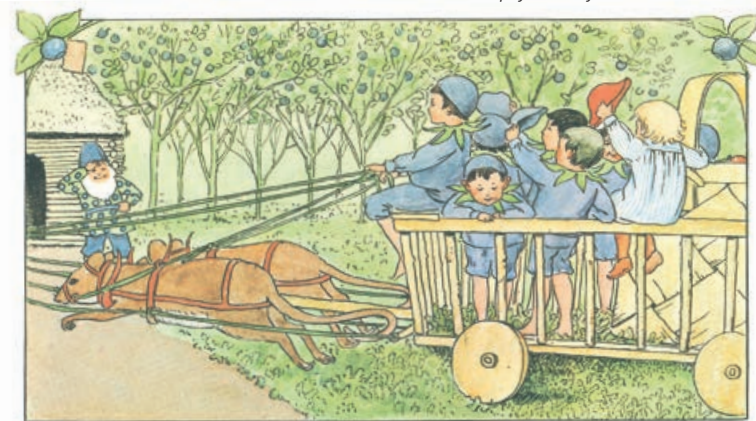




Image réalisée pendant les études de Gerda
à la Gerrit Rietveld Academie en 1943.

Rojankovsky, *Panache l'écureuil*, *Plouf canard sauvage*, *Scaf le phoque*, etc. Découvrir ces livres publiés chez le Père Castor a été un éblouissement pour moi! J'ai noté le nom de l'éditeur et, en 1948, j'ai fait mon premier voyage à Paris.

Tu es allée voir Rojan? Il était en France?

Non, hélas! Il était allé en Amérique en 1940, avec le dernier bateau qui partait de Lisbonne. Georges Duplaix, le directeur des éditions des Petits Livres d'or, y était installé.

Il avait envoyé à Rojan, qui était en danger en France car russe, un billet pour une traversée en première classe. Rojan, en flânant, a vu dans une boutique de Lisbonne un paravent persan magnifique, il a couru échanger son billet de première contre un ticket de pont. Avec la différence il s'est offert le paravent, et il a dormi avec, sur le pont!



© *Panache l'écureuil*. Rojan.

À l'arrivée, M. Duplaix a accueilli Rojan hirsute, barbu et affamé, mais heureux.

*Plus intéressé par la beauté que par son confort... Tu es un peu comme ça aussi, non ?
Et tu as, comme lui, un côté fantaisiste.*

Un peu, oui, mais je ne suis ni fétichiste ni vraiment attachée aux objets. Il y en a seulement un que j'ai gardé tout au long de ma vie, parce qu'il représente le souvenir d'une situation. C'est un tout petit réchaud à alcool. Il m'a suivie de déménagement en déménagement, depuis les différentes chambres de bonne où j'ai vécu un an et demi jusqu'à maintenant. J'y cuisais des pommes de terre dans la margarine, je croquais une pomme et voilà tout mon repas... Un régal ! D'avoir connu le froid et la famine qui ont tué 30 000 personnes l'hiver 1945 dans mon pays natal encore occupé, d'avoir traversé les privations et les tristesses de la guerre m'a aidée à relativiser beaucoup de choses. Aujourd'hui encore, un simple croissant me met en joie !

*grosses betteraves
pour vaches et le
bois pour les cuire...*

Gerda en 1945,
pendant la guerre.



Tu pratiques la «sobriété heureuse» à la Pierre Rabhi.

En quelque sorte. Je n'ai rien lu de lui, mais des amis m'ont parlé de sa philosophie, plus facile à réaliser à la campagne qu'en ville. Au fond, je suis une campagnarde, très contente de peu et respectueuse des saisons dans mes achats de légumes et de fruits.

Donc tu es allée directement au Père Castor en débarquant à Paris ?

Non, je me suis d'abord inscrite à l'atelier de l'affichiste Paul Colin, parce qu'à Amsterdam nos profs nous avaient dit : « Nous sommes un trop petit pays pour que vous puissiez vivre de l'édition. Il faut absolument faire de la pub. » Je suis restée six mois chez Colin. C'était très enrichissant, même si ce n'était pas du tout ce que je voulais faire.

Quelqu'un m'a reparlé du Père Castor, alors je suis allée voir lors de mon deuxième voyage à Paris, l'année d'après, en 1949. Au 131, boulevard Saint-Michel, il y avait une école



Gerda sur le boulevard
Saint-Michel, 1951.

expérimentale au rez-de-chaussée, fréquentée ces années-là par des enfants d'artistes, entre autres de Francis Picabia ou de Gérard Philipe, et, à l'étage, l'Atelier du Père Castor. J'y ai déposé un dossier. Au début ma collaboration a été « flottante » puis j'ai illustré *La bonne journée* (sans texte), *Le jardin des jeux* et *Marlaguette* en 1952.

Dans l'Atelier du Père Castor, les futurs albums pour les plus grands étaient élaborés avec grand soin. Différents petits groupes d'enfants de l'école d'en dessous défilaient devant une maquette aux dessins précis, étalés page par page, et réagissaient, parlaient. Une psychologue était présente, qui ne disait mot mais notait tout. Si un passage n'était pas compris, le dessin ou le texte était changé. Je suis d'accord en principe avec ce système, mais il était souvent difficile pour moi de rester spontanée durant l'exécution des scènes finales décidées en haut lieu.



© Les bonnes choses. Jeu séquentiel.



© Mon arbre

Mais au fait, tu parlais déjà français ?

Oui, un peu, car en Hollande, on l'apprenait à l'école et on commençait même deux ans plus tôt que les deux autres langues étrangères étudiées, l'anglais et l'allemand, car le français est une langue plus difficile. Nous avions une prof de

français que j'adorais, qui ne parlait que français, entrait dans la classe en disant « Prenez vos carnets ». Elle nous faisait travailler avec un imagier édité en France – chaque élève avait son exemplaire ! – et elle nous racontait, dans votre belle langue, des histoires de luges et de neige... Les sonorités très douces et variées m'enchantaient. J'ai trouvé que cette langue était de la musique pure !



Les aventures d'un petit garçon hollandais à Paris, 1950.
Images présentées au Père Castor, marquant le début d'une longue carrière. Gerda a dû restreindre ses couleurs par manque de moyens pour acheter ses tubes de gouache.

Et à part la langue, comment as-tu trouvé la France en arrivant ?

J'ai vécu à l'étroit, que ce soit au sous-sol de l'Institut néerlandais ou dans des chambres de bonne, mais je m'élargissais l'esprit. Ce fut une période de grandes découvertes, humaines et esthétiques. Je parcourais Paris du nord au sud, d'est en ouest, à pied, à bicyclette (hollandaise), je dévorais le spectacle de la rue, je parlais à tout le monde, j'étais curieuse, avide de rencontres.

Un jour par exemple, je me suis arrêtée devant l'atelier d'un ébéniste qui travaillait le bois derrière une vitrine. Je n'avais jamais rien vu de pareil, ça n'existait pas en Hollande. Il m'a fallu beaucoup d'audace pour frapper, entrer et expliquer, en français de cuisine, mon admiration. Le petit vieux m'a ouvert et il m'a montré, en crachant dessus, comment on pouvait distinguer les veines du bois ! C'était merveilleux. Une visite inoubliable !



Mais, par rapport à mon pays, la France me semblait très attachée à son passé, gouvernée par des codes sociaux qui séparaient les hommes des femmes, les pauvres des riches, etc. J'ai été très choquée de découvrir les « escaliers de service » et les bidonvilles qui s'étendaient au nord de la capitale à mon arrivée à Paris, en 1949.

Tu as gardé ce côté révolté, qu'on ne devine pas de prime abord en voyant ton allure de dame bien sage ou tes dessins, mais qui est évident pour peu que l'on parle cinq minutes avec toi.

Après la guerre, des élections importantes avaient lieu en Hollande. La tradition voulait que l'on affirme sa couleur politique par des affiches collées sur les fenêtres et les grandes baies vitrées des maisons. Très différent du «secret des urnes» à la française. J'étais contente qu'on affiche celle du «Parti du travail» chez nous. Le pays avait besoin de changement, et c'est ce qui s'est produit.

L'ensemble des archives du Père Castor vient d'être classé au registre «Mémoire du monde» de l'Unesco. Tu as réalisé les images de 43 livres sur les 230 titres parus chez le Père Castor. Qu'est-ce que ça te fait de siéger dans ce panthéon ?

Rien du tout ! Même si je trouve cette reconnaissance amplement méritée, surtout pour les artistes russes.



Il y a bien sûr beaucoup d'albums que j'aime profondément, infiniment – entre autres, les textes de Marie Colmont, Paul Faucher et Jean-Michel Guilcher, longtemps collaborateur du Père Castor, m'ont inspirée : *Jeux de nourrices*, *Premiers jeux*, *Marlaguette*, *Les bons amis*, *Le singe et l'hirondelle*, *Les deux bossus*, *Le violon enchanté*, etc. – mais pour moi, sur le plan du graphisme, l'âge d'or du Père Castor se situe entre les deux guerres, avec Rojan, Nathalie Parain et d'autres Russes. Ils ont fait des merveilles. La pratique des méthodes actives se répandait dans toute l'Europe, ce qui a facilité la renommée des albums du Père Castor et ensuite d'autres éditeurs.

L'école des loisirs a contribué au mouvement en introduisant en France la production de Diogenes, éditeur suisse, avec de très beaux titres aussi.

Quant à moi, sur ces 43 publications, il y en a un bon nombre dont je ne suis pas fière, et j'ai d'ailleurs accompli des démarches pour qu'elles ne puissent pas être réimprimées avant de tomber dans le domaine public, c'est-à-dire soixante-dix ans après ma mort.

43 livres donc, en combien de temps ?



J'y suis restée de 1951 à 1967, date du décès de Paul Faucher, le Père Castor. Au début de ma collaboration j'étais très enthousiaste. J'apprenais beaucoup de choses, la mise en page notamment, grâce à un typographe qui travaillait dans l'atelier. Mes dessins étaient maladroits mais avaient, au début, une certaine fraîcheur. Puis ils sont devenus tristes, avec une technique de gouache lourde. Je regrette d'être restée si longtemps à faire toujours des albums au même petit format (18 x 21 cm), c'était étouffant à la fin.

Il faut quand même rétablir la vérité, le Père Castor, c'était génial, mais c'était aussi un éditeur qui « profitait » un peu de ses auteurs à l'époque.

J'avais vraiment beaucoup d'admiration pour le Père Castor en tant que pédagogue, mais je ne recevais effectivement qu'un petit à-valoir en guise de pourboire, et un pourcentage juste au-dessus de zéro sur les ventes au-delà de 50 000 exemplaires. Tous les contrats partaient de ce niveau-là, et étaient aussi lamentables chez la plupart des éditeurs. Ce qui était anormal, c'est que les droits d'auteur n'augmentent pas pendant très longtemps.



Étude de mouvements d'enfants, 1950.



Gerda devant les images de *Jardin des jeux*, 1951.

Anormal aussi que les originaux soient restés la propriété de l'éditeur (stockés dans un entrepôt en banlieue, un incendie les a TOUS détruits, m'a-t-on dit, un véritable crève-cœur pour moi, encore maintenant). C'est ensuite, en travaillant pour des éditeurs d'autres pays, que j'ai pu comparer les conditions. En France, dans les années 1950, en tant qu'étrangère, je devais être salariée. Je percevais un salaire modeste de Flammarion contre un certain nombre de travaux annuels, ce qui me permettait d'avoir droit aux allocations familiales. Un vrai bol d'air ! Vive la France et sa protection sociale !



Croquis préparatoire pour *Le jardin des jeux*.





Ensuite, tu as donc travaillé pour plusieurs autres éditeurs ?

Oui, chez Ravensburger, Gautier-Languereau, Nathan, Hachette, Gallimard, etc., mais aussi, de 1969 à 1985, aux éditions Belin, qui m'ont « sauvé la vie » en m'octroyant, pour les livres de lecture, un pourcentage exceptionnel de 1,5 % !

Le directeur, Max Brossollet, considérait que les illustrations des années 1960 étaient tristes et mal faites. Il avait raison.

Il est allé à la librairie d'un grand magasin, a écumé tous les rayons et a choisi deux illustrateurs, Paul Durand pour les grands et moi pour les petits ! Il m'a proposé deux séries : *L'enfant et la lecture*, puis *Lisons, Lisette* ! Deux succès pendant trente ans ! Ces derniers ont été réédités en fac-similé.

Tu es pédagogue dans l'âme.

Quand je commence à crayonner une histoire, j'imagine qu'un enfant se tient derrière moi et regarde par-dessus mon épaule. Je me demande : « Va-t-il comprendre ou vais-je trop vite ?



Est-ce assez clair ? » Il me guide jusqu'à la fin. J'ai le désir de partager de petits savoirs avec les enfants.

À un moment je m'étais renseignée pour devenir prof de dessin dans une école Steiner. Mais j'ai découvert certains diktats qui m'horripilaient. Par exemple : les enfants n'avaient pas le droit de tracer des lignes droites, car Steiner affirmait qu'il n'y en a pas dans la nature... Et un arbre en hiver, c'est quoi ?



© Un jardin dans la ville

Sans devenir enseignante, tu as pu exprimer par ton travail ce côté pédagogue, par ta connaissance et ton respect des enfants. Tu dis souvent qu'il faut les protéger, que les auteurs d'albums ne doivent pas leur infliger leurs propres angoisses.

Il arrive qu'on me reproche un manque d'agressivité dans mes images...

Vous trouvez qu'il n'y en a pas assez tout autour ?

Un tout-petit qui ne sait pas encore lire a des besoins propres qui nécessitent beaucoup de soin. Il a besoin d'un monde protecteur, douillet, souriant, dans une nature réconfortante. Il a besoin de structures, besoin de savoir d'où vient et où va chaque personnage. À nous de le suggérer par la présence d'un élément, même très petit (par exemple, la petite maison dans *Les bons amis*). Il a besoin de précision, de clarté, de beauté, de détails à regarder, de formes bien délimitées. Il a besoin d'apprendre à voir, à sentir. Tout cela compte beaucoup pour le développement de sa sensibilité.

Le petit enfant a naturellement un goût pour la collection et l'encyclopédie, il veut faire le tour d'une question, d'une histoire, d'une image, tout comprendre, tout embrasser. Il a besoin de pages où s'attarder pour contempler. On m'a souvent dit que mes images sont « parlantes ». C'est sans doute que je cherche toujours à ajouter des éléments qui facilitent la compréhension de l'histoire, qui l'élargissent.



Crayonné et image définitive pour *Les bons amis*.





Tu continues dans cette veine à l'école des loisirs.

Oui, avec notamment deux livres jumeaux sur des sujets qui me tiennent à cœur, *Ça pousse comment ?* (traduit en douze langues!) et *La fête des fruits*, qui sont des sortes d'encyclopédies de la nature, avec une histoire et des personnages récurrents. C'est ma tentative d'essayer de réveiller la curiosité des enfants, surtout ceux des villes, pour les fruits et les légumes, ces cadeaux de la nature avec lesquels ils sont quotidiennement en contact.



C'est donc très important pour moi de me documenter précisément.

Pour *Ça pousse comment ?* je savais pas mal de choses sur les légumes trouvables toute l'année. Mais un contrôle par des spécialistes du Jardin des Plantes était bien nécessaire.

Pour *La fête des fruits*, ce sont les infos données par Marcus Osterwalder, le directeur artistique, qui m'ont permis de commander, dans une librairie du sud de la France, un livre introuvable. Mes textes et mes dessins ont été passés au peigne fin par le directeur des serres tropicales de ce même Jardin des Plantes.





© Où vont-ils quand il pleut?

Cette nature si méconnue à laquelle tu rends justice en étant aussi précise qu'elle : il n'y a pas de vagues oiseaux, ni arbres, ni chiens, ni fleurs génériques dans tes livres, mais une bergeronnette, un chêne, un épagneul, un myosotis...

J'aime bien expliquer que mes images ne sont pas réalistes mais d'abord naturalistes.

La nature est exacte et foisonnante. J'aime me souvenir de mon premier regard, du regard de tout enfant, instinctif et non réfléchi, sur elle. Je ne me lasse jamais du spectacle d'un bois, d'un paysage, de fleurs sauvages, même si je les connais bien, comme si, à chaque fois, c'était la première fois.

Pour la première édition de *Mon arbre*, chez Ravensburger, j'avais eu carte blanche complète. Une fois le crayonné fini, l'éditrice Gisela Stottele m'a emmenée voir un garde forestier



pour qu'il examine et contrôle les informations que je donnais. Il a regardé, page après page, puis il s'est levé, est allé ouvrir une armoire, en a sorti une fourrure et me l'a déployée sous les yeux. C'était une peau de martre, pour me montrer que j'avais dessiné cet animal beaucoup trop petit, de la taille d'un écureuil à peu près. Or la martre est l'ennemie des écureuils, elle est de la taille d'un chat.

Alors tu as recommencé ton dessin ?

Bien sûr ! De même, quand cet album *Mon arbre* a été édité aux États-Unis, j'ai tenu à modifier la double page qui montre toute une famille de sangliers. Il n'y en a pas sur ce continent ! J'ai donc peint des rats laveurs à la place, dans le même paysage nocturne.



Petite pervenche, myrtille, primevère coucou, anémone et fraisier des bois, dans *Mon arbre*.



© Mon arbre





Comment es-tu finalement arrivée dans cette maison, l'école des loisirs, où tu te sens bien ?

J'ai rencontré Marcus Osterwalder, le directeur artistique à l'époque, à un vernissage à la galerie L'Art à la Page, chez Marie-Thérèse Devèze, en 1998. Il m'a proposé une « carte blanche » à *l'école des loisirs*.

C'est mon petit-fils de onze ans qui m'a suggéré l'idée de faire un livre sur un âne, avec cet argument : « On n'en parle jamais ! » Je suis partie à la campagne chez une femme qui faisait monter des enfants handicapés mentaux et physiques sur des ânes, plus calmes que les poneys. Et *Pivoine, mon âne* est paru, suivi de *Quand Florica prend son violon*.



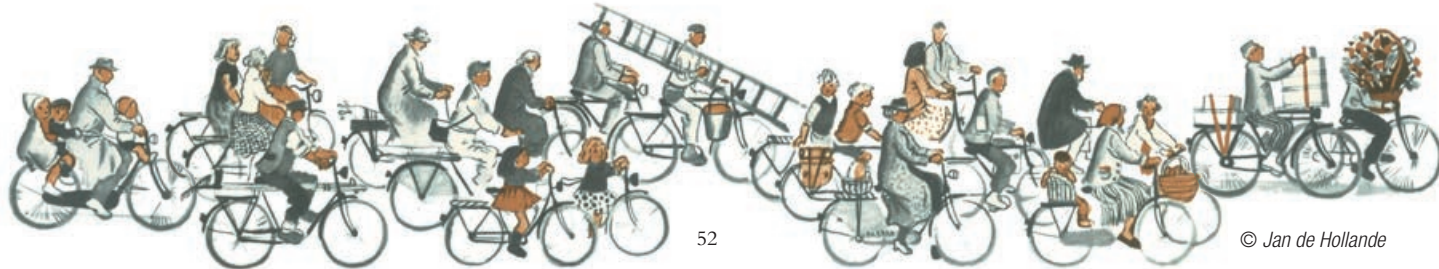
Croquis préparatoires
pour *Pivoine, mon âne*.

Tu dessines tous les temps, toutes les intempéries, des enfants qui chantent sous la pluie, que penses-tu de notre obsession contemporaine de la météo ?

Tu sais, en Hollande, il pleut deux cents jours par an, alors si on tenait trop compte du temps, on ne sortirait guère. Au contraire les enfants continuent à jouer sous la petite pluie. Le temps est béni en France, vous ne vous rendez pas compte ! Chez nous, sais-tu comment on dit « bicyclette » ? *Fiets* (prononcer « fits ») ! Et sais-tu pourquoi ? Parce que cette onomatopée désigne le bruit que font les pneus sur l'asphalte mouillé : « Ffffiittttssssssssss ! »

Effectivement, c'est éloquent !

Mon tout premier parapluie m'a procuré un sentiment de liberté inoubliable (la preuve ! je m'en souviens encore aujourd'hui !). Isolée du reste du monde par un rideau de pluie, je goûtais le triomphe de pouvoir me promener seule, accompagnée par la musique des gouttes sur le tissu.





© Où vont-ils quand il pleut ?

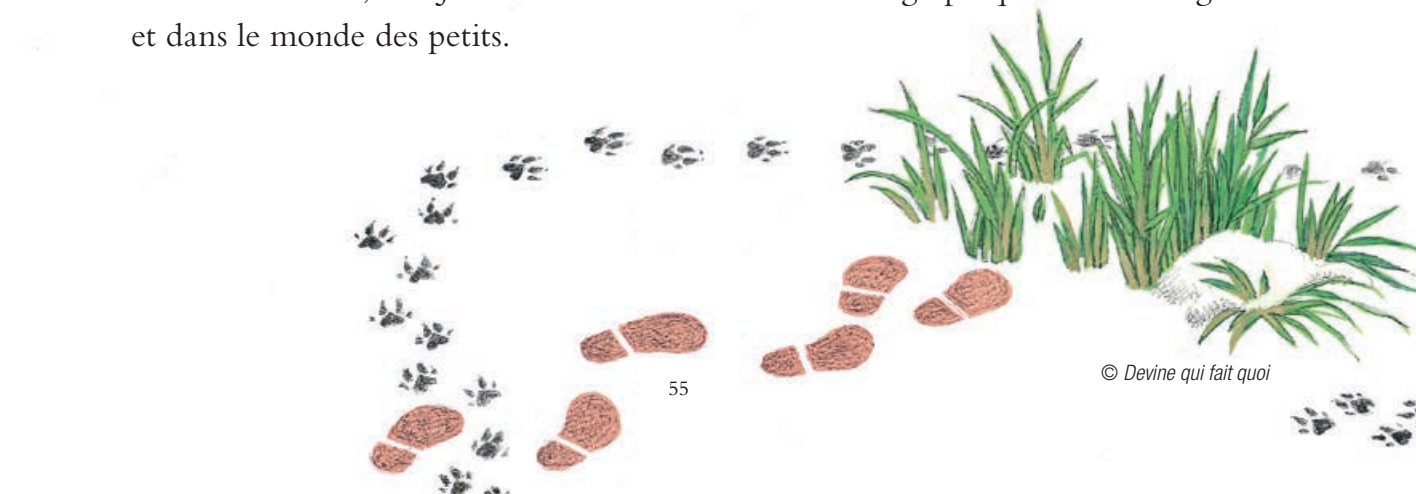
Tu as même réalisé un album qui est un hommage au « mauvais temps » : Où vont-ils quand il pleut ?

Un jour, je me promenais au jardin du Luxembourg quand j'ai été surprise par une averse soudaine. À côté de moi, une petite fille demandait à sa mère en courant : « Mais où sont allées toutes les bêtes ? » car, de fait, papillons, moineaux, poneys et mouettes avaient disparu subitement. Cette petite question toute simple m'a donné l'idée de ce livre.



Et pour Devine qui fait quoi, tu as entendu un enfant dans la neige ?

Ah non, là, c'est une bibliothécaire de Sceaux, à la retraite, qui est venue me voir chez moi. Elle voulait m'aider à faire un livre populaire en me donnant un exemple de livre qui « sortait tout le temps du rayon » : un album sans paroles, mais plutôt pour ados, signé Machado, une aventure invisible avec des traces de semelles. Ça se passait dans une ville, dans le monde des adultes, avec un ballon, des vitres cassées, etc. J'ai choisi de situer cette formule graphique dans la neige et dans le monde des petits.



© Devine qui fait quoi



L'école des loisirs a aussi réédité quelques albums de la série Les Turlutins.

Anne-Marie Chapouton a inventé dans les années 1980 un petit peuple artisan, paysan, écolo et fantaisiste. Tu as l'air de t'être beaucoup amusée à les dépeindre.

Après une rencontre avec Anne-Marie Chapouton, nous avons très vite décidé de travailler ensemble. J'ai proposé une série de *little folks*, de lutins, surtout pas les traditionnels « nains de jardin », mais de petits écolos, drôles et remuants, aux allures pas forcément jolies mais amusantes. Je précise que le chef des Turlutins est le plus petit de tous ! Les textes d'Anne-Marie m'ont ravie, et nous avons fait sept titres ensemble chez Nathan (l'école des loisirs en a repris trois).

Tu as beaucoup d'humour et le rire facile.

Tu trouves ?

Ah oui alors ! Qu'est-ce qui te fait rire ?

Sûrement pas Benjamin Rabier, qui suggère de rigoler du malheur des autres...



Je n'aime pas le « gros rire ». Je préfère le rire franc ou le sourire, dont on se souvient plus longtemps.

Tu es quelqu'un de très ordonné, non ? Tout est rangé au cordeau dans ton appartement comme dans ton atelier.

J'ai longtemps été très distraite. Je partais à bicyclette pour aller chez des amis, je rentrais à pied, et le lendemain, quand je voulais reprendre ma bicyclette, elle n'était plus là... Je l'avais oubliée.

C'est lorsque je suis arrivée à Paris que j'ai pris conscience que mes pensées étaient souvent chaotiques. Je suis restée longtemps assise, émerveillée, à observer le jardin du Luxembourg. L'ensemble de pierre calcaire si claire, qui change de couleur à la lumière, cet agencement très harmonieux des allées, des parterres, des bosquets, des statues, des fontaines... progressivement, je sentais mes pensées se clarifier. J'ai compris que j'avais besoin



d'ordre, j'en fais régulièrement chez moi, dans mes affaires.

Je viens de passer un an à ranger pour préparer le legs de certains originaux, etc., à la BNF (Bibliothèque nationale de France). J'ai fait 130 livres en tout, c'est trop, il fallait opérer un tri. J'ai fait des choses si moches et vieux jeu que j'ai divisé cette bibliographie en deux listes sur un grand dépliant déposé chez mon notaire, dont une mentionne « À NE PAS REPRODUIRE ». Je garde 54 titres. Ni réédition, ni regrets. Grand nettoyage.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de ce tri monumental ?

J'étais allée visiter une exposition Matisse avec un ami peintre. Toutes les œuvres étaient superbes, sauf deux... Et cet ami a jeté : « Voilà ce qui arrive quand on ne fait pas un nettoyage avant de disparaître ! » C'était il y a dix ans. Eh bien, cette remarque n'est pas tombée dans l'oreille d'une sourde.

Bonnard, lui, avait brûlé, avant de mourir, les toiles dont il n'était pas content.

Quelle sagesse !





Jamais un seul de tes personnages n'est figé. Les animaux comme les humains sont toujours pris, surpris, saisis au vol, en plein mouvement, même quand ils dorment ! Pourquoi ?

Je viens d'en prendre conscience tout récemment. Je n'ai jamais tellement analysé mon travail. Oui, l'importance du mouvement. C'est rarement statique, un enfant, c'est casse-cou. Je ne peux pas imaginer un petit autrement qu'en train de bouger. Dans les prés de mon enfance où broutaient les vaches, on ne voyait presque pas de barrières. Ni piquets ni fil de fer n'étaient nécessaires pour délimiter les différentes parcelles car, dans ma région, l'eau est à fleur de terre. Il suffisait aux paysans de creuser un petit canal assez large pour que les vaches n'osent pas le franchir. Et nous, les jeunes, munis de longues perches, nous jouions à « saute-canal » en traversant ainsi un pré après l'autre.

J'ai aimé bouger, marcher, danser, pédaler, et aujourd'hui j'aime toujours observer la manière dont les enfants bougent, c'est pareil pour les animaux. Je n'aime pas tellement faire de portraits figés, mais l'attitude des êtres m'intéresse



beaucoup. Je me reproche d'ailleurs de ne pas varier assez les silhouettes des enfants. Je ne dessine pas assez de maigres, pas assez de gros.

Cependant, tu es une championne de la variété des techniques utilisées. Pourquoi en changes-tu ?

En fonction du sujet du livre, de la composition. Quand il y a beaucoup de détails et que le dessin demande beaucoup de précision (comme dans *Les Turlutins*), je choisis la plume sépia et l'encre bistre ou noire avec l'aquarelle. S'il s'agit plutôt d'évoquer une atmosphère (comme dans *Marlaguette* ou *Les quatre musiciens de Brême*), alors je prends la gouache, une matière moins noble que l'aquarelle, mais qui permet, parce qu'elle est opaque, des formes nettes et faciles à lire pour les petits, et le crayon de couleur. Je n'utilise jamais l'aquarelle pure, c'est trop transparent, il me faut des formes costaudes ! Très souvent je retravaille les aplats avec des crayons de couleur ou une mine de plomb. Je ne travaille pas du tout à l'ordinateur. On y fait sûrement de très bonnes choses, mais ce n'est pas mon truc.



Mais il y a plusieurs années, le désir de changer ma technique s'est manifesté car mes croquis préparatoires au dessin noir étaient plus intéressants que l'exécution finale à la gouache ! Maintenant j'étale la gouache, utilisée uniformément, sans nuances. Puis je cerne les différentes formes du dessin au crayon en ajoutant les détails nécessaires – plis, boutons, etc. – à l'intérieur de la forme colorée. Jusqu'à nouvel ordre, je procède ainsi. Mais je peux changer... qui sait ? Pourquoi suivre une mode graphique ? Rien ne change plus vite qu'une mode.

Ni ordinateur, ni téléphone portable, ni appareil photo, ni réseaux sociaux, tu es la preuve vivante qu'on peut encore s'en passer.

Beaucoup de gens prennent des photos pour vite conserver un souvenir de ce qui est sous leurs yeux. Moi je trouve ça plus rapide de faire un croquis. Je n'aime pas travailler d'après photo. Si possible, je vais voir les bêtes que je veux dessiner. On les voit bouger, on respire leur odeur. J'ai souvent une impression de connivence avec elles.



Croquis de canetons.



*Il y a une chose dont tu ne pourrais pas te passer, en revanche, c'est la musique.
Tu travailles en musique ?*

Ça dépend du stade auquel j'en suis. Quand je démarre, je me concentre dans le silence. Quand je mélange les couleurs, j'écoute très doucement mes CD, ou la radio. Mais la musique ne me sert pas de distraction. Si je sens que je m'ennuie à composer une scène, je m'arrête immédiatement et je cherche une autre approche. Car je sais que l'ennui, par une transmission mystérieuse, sera également ressenti par l'enfant qui regardera l'image.

Tu as illustré quelques contes classiques. Qu'est-ce qui a guidé ton choix ?

Je ne suis pas une grande adepte des contes. Je n'ai jamais illustré une seule histoire de châteaux. On m'a proposé *La belle au bois dormant* au Père Castor. J'ai refusé. Je suis une campagnarde dans l'âme. Pour moi, cet univers-là exprime la domination et non la protection – rarement la noblesse. Je viens d'un pays de bourgeois protestants qui se méfient du luxe, du pouvoir absolu, des rois et des seigneurs. Les princesses, les belles dames en robe à traîne ?



© Trois petits cochons

C'est sous l'influence des parents que les petites filles aiment ça. Beaucoup de Français ont vraiment une maladie : la Bourbonnite aiguë ! Les fées ? Leurs coups de baguette magique ne m'ont jamais convaincue. Trop facile !

Et puis je trouve les contes classiques souvent bien trop cruels, morbides, faits pour être racontés entre adultes, au coin du feu. Pas pour être infligés aux petits. Déjà toute petite, chez ma grand-mère, j'étais révoltée quand elle me racontait *Hänsel & Gretel* dans une édition illustrée par Gustave Doré. Je réfléchissais à d'autres scénarios. Quant au *Petit Chaperon rouge*, je n'y ai jamais cru. Franchement, je trouvais que cette fille qui ne voit pas qu'il y a un loup dans le lit clos de sa mère-grand était un peu demeurée. Je regrette de l'avoir illustré – par nécessité.

Les musiciens de la ville de Brême est le seul conte des frères Grimm que j'aime, parce que les faibles y triomphent des (faux) forts.





Ton dernier album en date est une adaptation de L'apprenti sorcier de Goethe, qui rêve de devenir fort, c'est une fable sur la folie des grandeurs.

Le poème de Goethe, qui ne m'enchanté qu'à moitié, a été écrit en 1797 et il est hélas plus d'actualité que jamais. C'est une fable intéressante qui peut tous nous faire réfléchir sur le manque de prévoyance des conséquences de nos actes.



La concurrence avec Walt Disney est rude ! Il a tellement déformé ce conte dans son dessin animé ! D'ailleurs, moi aussi je l'ai déformé : j'ai imaginé un prélude à l'histoire, et j'ai choisi de faire du personnage de l'apprenti un enfant un peu vaniteux et paresseux, alors que c'est un

adulte dans le texte originel. Quand mon éditeur Arthur Hubschmid a accepté ma proposition, il a précisé : « Pour un enfant de cinq, six ans ». J'étais pleinement d'accord. J'ai tenu aussi à montrer un sorcier-guérisseur, et non pas une silhouette qui fait des trucs spectaculaires se terminant en queue de poisson, comme c'est le cas chez Disney... Heureusement, il reste la musique de Paul Dukas, composée en 1897, pour célébrer le centenaire du texte, qui est un chef-d'œuvre.

En faisant des recherches sur Wikipédia (qui n'est pas toujours fiable), Marcus Osterwalder m'a signalé que le thème des objets devenant serviteurs actifs de leur maître circulait depuis longtemps au Moyen-Orient.

Tu as travaillé avec des auteurs de grand talent, cependant aujourd'hui tu écris plutôt tes textes toi-même. Pourquoi ?

C'est Peter Spier (l'auteur de *Sept milliards de visages*) qui m'a donné ce conseil précieux, à la Foire de Bologne, en 1985 je crois : il vaut mieux, pour garder l'unité d'un livre, que le dessinateur apporte l'idée de départ, ce qui est le plus difficile, et écrive aussi le texte !

Mes premiers livres faits ainsi ont été édités en Allemagne chez Ravensburger, *Un jardin dans la ville* et *Mon arbre*, que *l'école des loisirs* vient de rééditer avec un

texte allégé et une couverture modifiée. Pour moi, faire un texte est une tâche quasi insurmontable, surtout s'il s'adresse à des petits. Il faut des phrases assez courtes, des mots très simples et néanmoins expressifs, avec de temps en temps un mot difficile – les enfants adorent ça –, un déroulement en douceur tout en gardant le suspense. Quand on sait que les enfants apprennent très vite un texte par cœur, la responsabilité est grande ! Heureusement, à *l'école des loisirs*, ma prose est contrôlée de près, relue et corrigée.



C'est une question un peu bête, mais : as-tu une couleur préférée ?

Bien sûr, je les aime toutes. Mais je vibre quand je vois du bleu-gris combiné aux couleurs sable, les couleurs de la mer du Nord et des dunes. J'ai la nostalgie de l'eau et des barques. Ce n'est pas une question bête.

Ah, tant mieux, alors continuons le portrait chinois. Si tu étais un animal ?

(sans hésiter) Une loutre ! Elle nage tout le temps, elle mange beaucoup de poissons, elle joue tout le temps ! Ou alors un grand oiseau migrateur, genre grue, ou oie sauvage, parce qu'il voyage beaucoup sans avoir besoin de permis de conduire !



Je n'ai jamais eu mon permis de conduire, moi. Et j'ai un grand regret : ne pas bien connaître la France.

Si tu devais passer une journée avec quelqu'un, ce serait ?

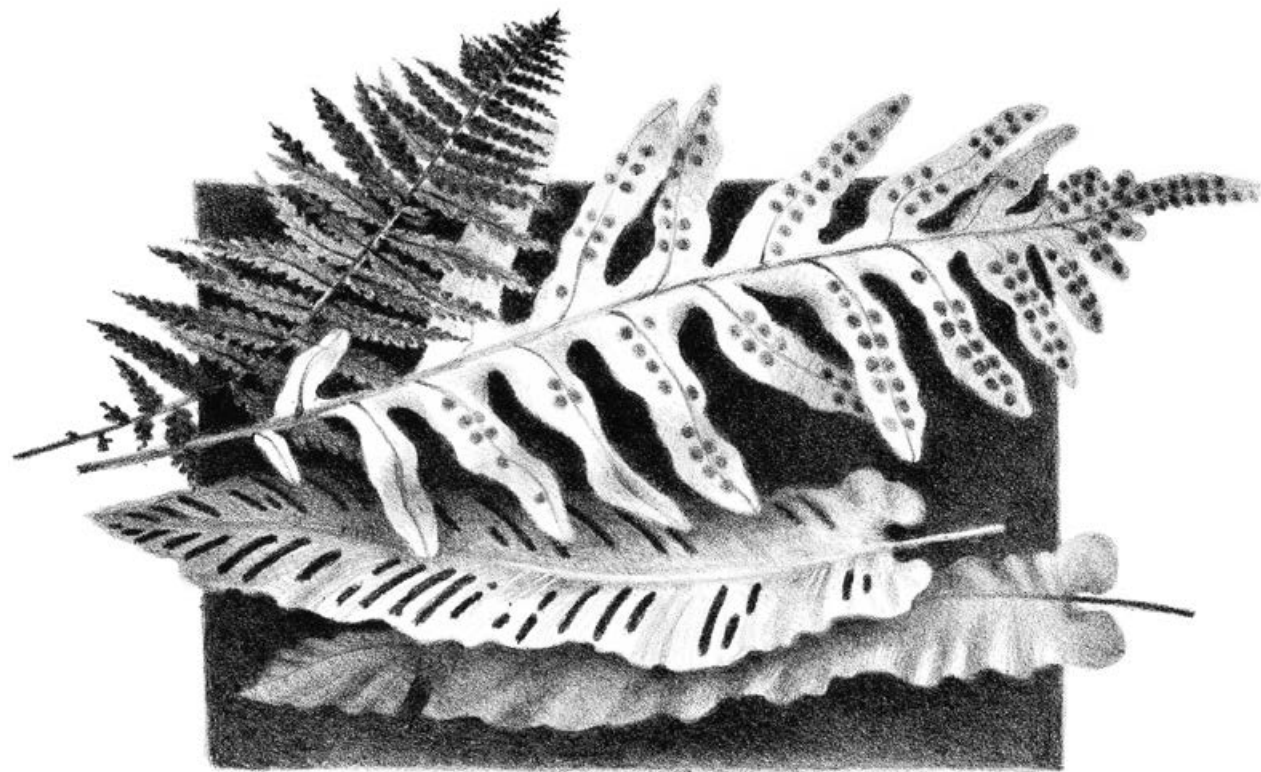
Mon frère cadet, qui était psychiatre, a répondu à cette question : « Jésus ! » Moi, j'avais dit Mozart, mais ma fille m'a affirmé que je serais déçue par ses goûts. Alors disons Joseph Haydn, parce que ses symphonies me rendent joyeuse.

Tes journées sont bien occupées. Tu ne prendras jamais ta retraite ? Éprouves-tu le besoin d'avoir des distractions ?

Ça n'existe pas chez les créateurs ! Je suis plus lente qu'avant, mais je travaille tous les jours. Il y a de la routine dans mon quotidien mais, à quatre-vingt-treize ans, il me faut mettre des croix sur les voyages, les expositions, et le cinéma. Hier soir j'ai visionné une interview du pianiste Lang Lang qui préparait un concerto de Mozart avec Nikolaus Harnoncourt. Le numéro 17, celui que j'avais étudié juste avant de partir à Paris il y a soixante-dix ans ! Je vais vivre une semaine avec ce bonheur...



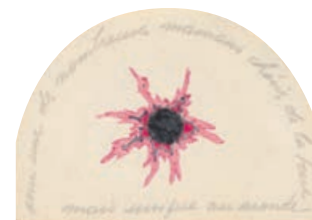
Ma vraie distraction, c'est – de temps en temps – m'échapper de l'illustration pour faire des terres cuites, dessiner des arbres en grand format, réaliser des lithographies... Maintenant, mon plus grand bonheur est de retrouver mes filles, mon petit-fils, sa compagne et mon arrière-petit-fils, ou mes ami(e)s autour d'un repas.



Si tu nous parlais un peu de tes deux filles ?

Marianne est née en 1955 et Hélène en 1957. Elles m'ont beaucoup appris et m'apprennent encore. L'aînée, Marianne, clairement musicienne, enseigne un instrument baroque (que l'on pratiquait beaucoup du temps de Bach), la viole de gambe, au conservatoire de Lyon.

La cadette, Hélène, clairement graphiste, est une illustratrice polyvalente mais surtout animalière. Ses dessins sont réalistes, à la fois légers et très sensibles. Je regrette qu'elles habitent si loin de Paris. Je ne les vois pas assez souvent. J'ai tant de beaux souvenirs d'elles et de Stef, mon petit-fils, que j'ai gardé bien souvent.



Dessin de Marianne : « Pour une des nombreuses mamans chéries de la terre, mais unique au monde »



Marianne, Gerda et Hélène.

Tes images ont été exposées de nombreuses fois. Quel est l'intérêt d'une exposition selon toi, par rapport à la lecture des albums ?

Quand elles sont bien exposées, c'est d'un grand intérêt pour tout le monde de découvrir d'où viennent les images des histoires. On s'éblouit en voyant le côté velouté de la gouache, ou son épaisseur, et on comprend un peu mieux comment l'illustrateur s'y est pris. L'autre intérêt des expositions, ce sont les rencontres.



Que de bons souvenirs de celle du MIJ (musée de l'Illustration Jeunesse) de Moulins, en 2012 : trois cents illustrations ! Une femme en deuil m'a confié l'avoir visitée quatre fois car, à chaque fois, elle sentait que ses forces revenaient. C'est réconfortant de sentir que l'on sert à quelque chose.

Dans mon répertoire de téléphone, j'ai collé un Post-it avec cette phrase de Guillaume d'Orange, dit Guillaume le Taciturne, qui a contribué à construire les sept provinces unies de la Hollande il y a quelques siècles : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »





C'est ta devise aussi ?

Un peu ! Surtout que j'ai une autre devise, une phrase de Gandhi que je trouve très juste : « Pour parvenir à la paix dans le monde, il nous faudra commencer par les enfants. » Alors, commençons...



Gerda et Marie-Thérèse Devèze (galleriste).



Giusy Speltini (psychologue italienne).



Gerda et l'Impératrice du Japon.



Jean-Michel Guilcher
(collaborateur du
Père Castor).



Paul Faucher (le Père Castor).



Geneviève Patte (bibliothécaire) et Kersti Chaplet
(typographe et illustratrice au Père Castor).



Max Brossolet (directeur de Belin).



Stéphane (petit-fils).



Maël (arrière-
petit-fils).



Gerda et Lucie Cottin.

Dans l'album photos de Gerda Muller...

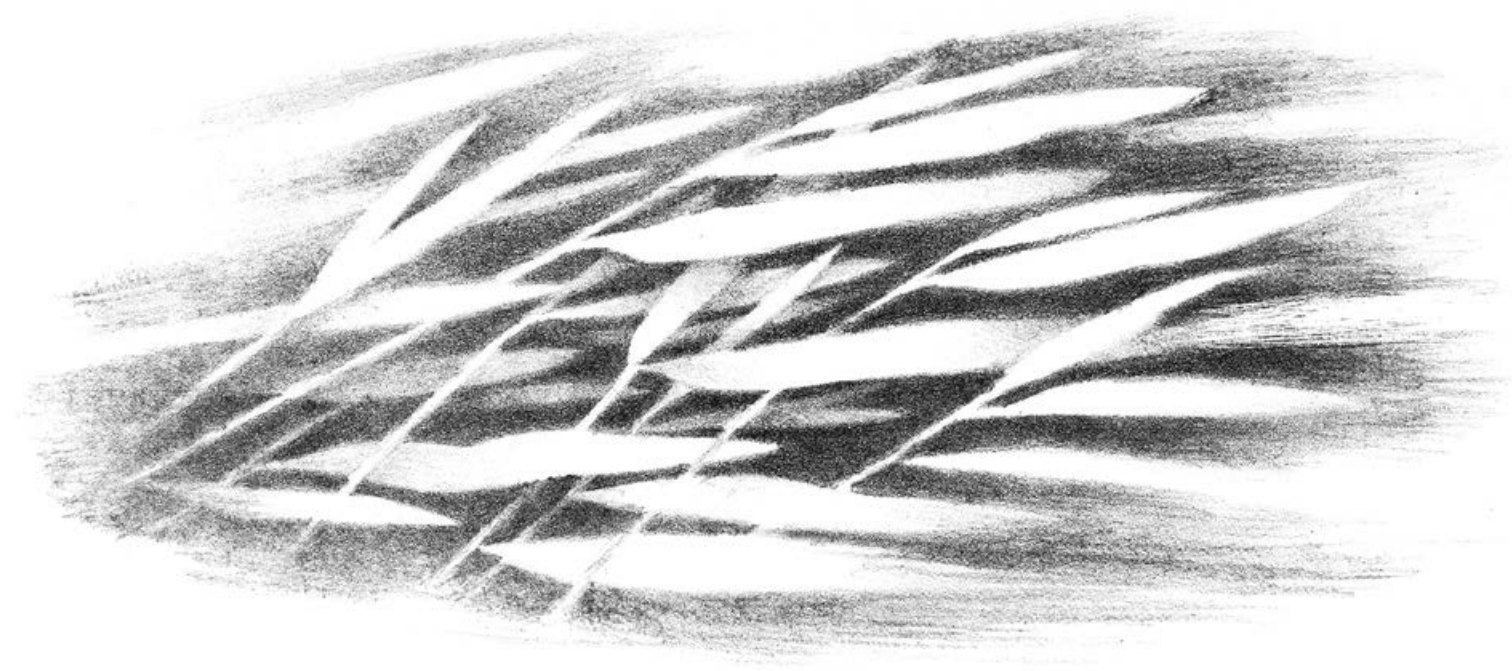
Dans l'atelier de Gerda Muller...







Étude d'arbres.



Lithographies.



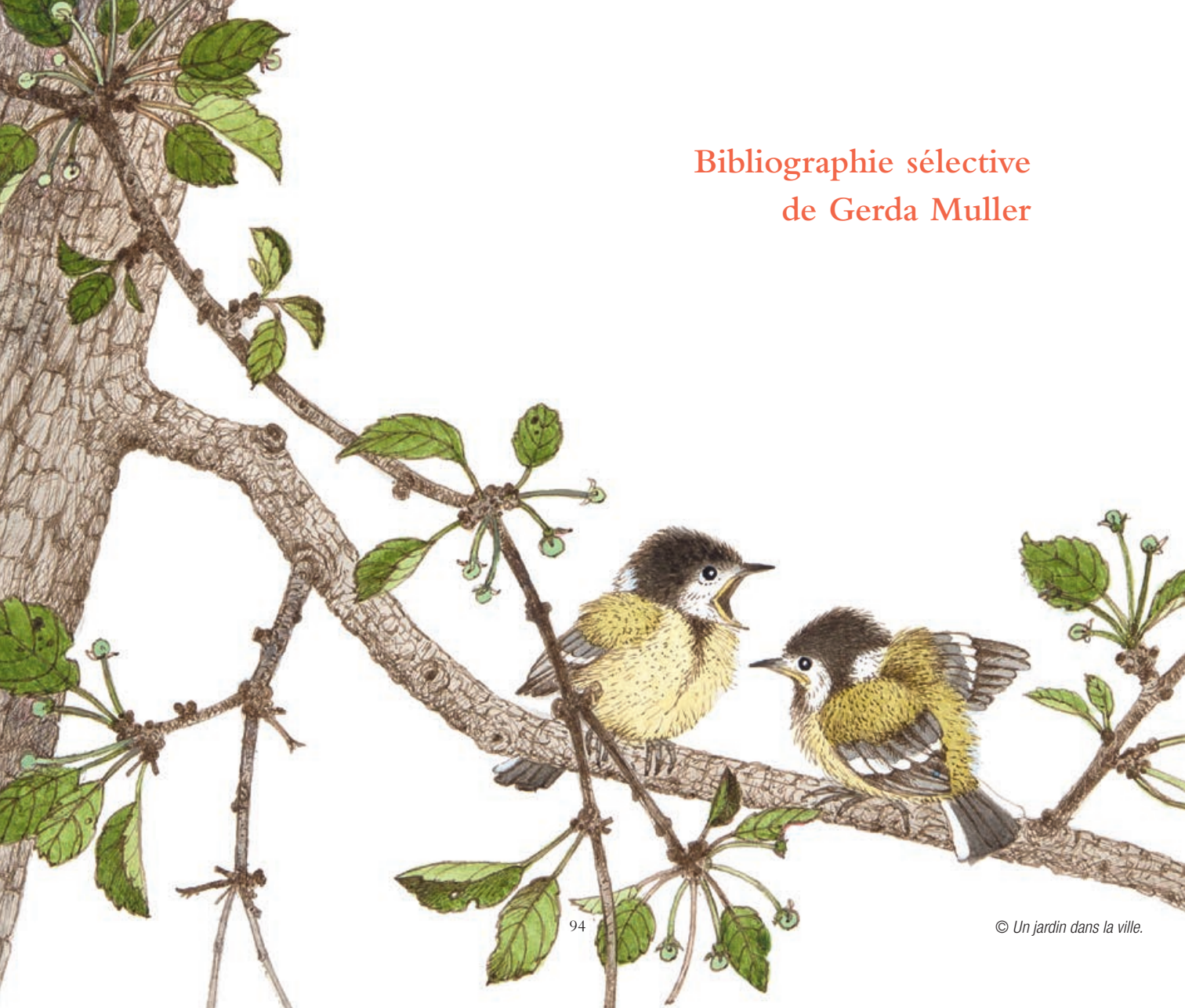


Danseurs yougoslaves
depuis les coulisses.



Arlequin au théâtre.

Bibliographie sélective de Gerda Muller



Aux éditions Flammarion,
albums du Père Castor :

Le jardin des jeux (sans texte), 1952.

Marlaguette (texte de Marie Colmont), 1952.
Nouvelle édition en 1994.

Jeux de nourrices (texte de Jean-Michel Guilcher), 1953.

Premiers jeux (texte de Jean-Michel Guilcher), 1953.

Jan de Hollande (texte de Paul François et Jean-Michel Guilcher), 1954.

Tricoti tricota (texte de May d'Alençon), 1957.

La chèvre et les biquets (texte de Paul François), 1958.





Trois petits cochons (texte de Paul François), 1958.



Un pantalon pour mon ânon (texte de Marie Colmont), 1959.

Les bons amis (texte de Paul François), 1959.
Nouvelle édition en 1996.



Marianne fait les commissions (texte de Paul François), 1961.

Le singe et l'hirondelle (texte de Jean-Michel Guilcher), 1962.



Histoire du bébé lion (texte d'Amélie Dubouquet), 1963.

Histoire du petit chien (texte d'Amélie Dubouquet), 1963.



Croquis préparatoire pour *Les bons amis*.



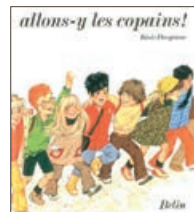
Les deux bossus (texte de Jean-Michel Guilcher), 1966.



Le violon enchanté (texte de Jean-Michel Guilcher), 1966.

Aux éditions Belin :

Lisons, Lisette, trois titres du CP au CE2 (texte de Roger Millot et Yvette Thébaud), 1974-1978.



Allons-y les copains ! (texte de Résie Pouyanne), 1977.



En vacances, les copains ! (texte de Résie Pouyanne), 1979.

Dans le vent, les copains ! (texte de Résie Pouyanne), 1982.



© *Les bons amis*



Aux éditions Gautier-Languereau :

Ti-ti-ping, la petite mésange, 1971.

Brimborion, le petit poney (texte de Résie Pouyanne), 1974.

Justine, la chevrete (texte de Résie Pouyanne), 1978.

Chiueur, le raton laveur (texte de Marie Tenaille), 1979.

Les aventures de Tom Pouce (texte d'Hélène Fatou), 1980.

Pirouette, la loutre (texte de Résie Pouyanne), 1982.

Finn, le petit renne (texte de Résie Pouyanne), 1984.



© Justine, la chevrete



© Tarka, la loutre

Kunkrun, l'effroyable sorcière (texte de Marie Tenaille), 1985.

Aux éditions Hachette :

Tarka, la loutre (texte d'Henry Williamson), 1979.

Aux éditions Nathan :

Les Turlutins et l'élixir de soleil (texte d'Anne-Marie Chapouton), 1983.

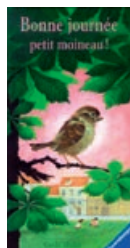
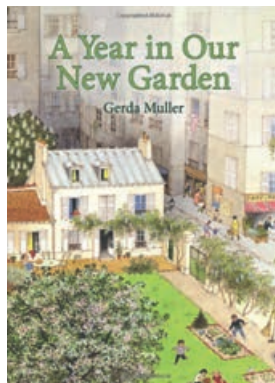
Les Turlutins fêtent Noël (texte d'Anne-Marie Chapouton), 1983.

Les Turlutins et les grenouilles (texte d'Anne-Marie Chapouton), 1983.

Les Turlutins et la rivière (texte d'Anne-Marie Chapouton), 1985.



Croquis préparatoires pour *Les Turlutins*.



Aux éditions Ravensburger - Otto-Maier :

La journée du petit lapin (texte de Gerlinde Wiencirz), 1988.

Un jardin dans la ville, 1989.

Bonne journée petit moineau ! (texte de Gerlinde Wiencirz), 1993.

Bonne journée petit hérisson ! (texte de Gerlinde Wiencirz), 1995.

La journée du petit cochon (texte de Gisela Stottele), 1997.

Posters pour chambres d'enfants (Flammarion) :

Dans l'atelier du luthier
Le long de la haie



© Le cochon d'Inde



Aux éditions l'école des loisirs :

Pivoine mon âne, 1998.

Devine qui fait quoi, 1999.

Quand Florica prend son violon, 2001.

Où vont-ils quand il pleut ? 2002.

Les Turlutins et les écureuils (texte de Anne-Marie Chapouton), 2003.

Devine, qui a retrouvé Teddy, 2004.

Les Turlutins et la rivière (texte de Anne-Marie Chapouton), 2004.



© Quand Florica
prend son violon





Les Turlutins vont à la mer (texte d'Anne-Marie Chapouton), 2005.

Boucles d'Or et les trois ours, 2006.



Ça pousse comment ? 2013.

Les quatre musiciens de Brême, 2014.



La fête des fruits, 2017.

Mon arbre, 2018.



L'apprenti sorcier, 2019.



© *Boucles d'Or et les trois ours*

Quelques couvertures des éditions internationales

